

Thomas H. Cook

Les liens du sang

thriller



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Thomas H. Cook

Les liens du sang

*Traduit de l'américain
par Clément Baude*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

THE CLOUD OF UNKNOWING

© *Thomas H. Cook, 2007.*

Published by arrangement with Harcourt, Inc.

© *Éditions Gallimard, 2009, pour la traduction française.*

Ancien professeur d'histoire et ancien secrétaire de rédaction, auteur d'une vingtaine d'ouvrages dont deux essais, Thomas H. Cook est né en 1947 en Alabama. Six fois sur la liste du prix Edgar Allan Poe, il a notamment publié en Série Noire *Les rues de feu* (1992), *La preuve de sang* (2006), *Les ombres du passé* (2007), *Les feuilles mortes* (2008, prix Barry du meilleur roman) et *Les liens du sang* (2009). Il vit entre New York et Cape Cod.

Pour Julian et Lilian Ritter
Deuxièmes parents

Aux longues veilles et à la patience de l'ennemi
inflexible
Qui conserve comme un trésor le souvenir de
ses outrages.

LORD BYRON

Tu pensais être un ruisseau cristallin, nettoyé de toutes ses impuretés, surtout de cet énorme amas de faits et de citations que tu avais emmagasinés puis effacés pour devenir au bout du compte ce que le Vieux, avec tant de mépris, t'avait accusé d'être : un « fan de cinéma ».

Mais en vérité tu n'étais qu'un fleuve d'angoisse, vaseux et trouble, roulé par son propre contre-courant privé de lumière.

Et pour en connaître la profondeur, il te suffit de mesurer ce qui a été retiré de son fond couvert de fange : un monde de lectures ensevelies.

Tu repenses tout à coup aux *Trois morts*, la nouvelle de Tolstoï. Tu te souviens qu'une fois décrites les deux premières morts l'angoisse monte, car la fin du récit approche sans qu'apparaisse à l'horizon la troisième mort, ni même un personnage qui semblerait condamné. Or voilà qu'un paysan surgit avec une hache à l'épaule. Il traverse péniblement un cimetière et se dirige vers un grand arbre. Au premier coup de hache, tu sens l'arbre qui frémit. Ses branches déployées tremblent de peur, d'une peur qui fait vaciller jusqu'à la dernière petite feuille. À chaque coup, l'arbre craque un peu plus, comme une force pleine de vie

qu'on assassine et qui s'épuise, jusqu'à son dernier rôle. Il finit par s'effondrer de toute sa masse. C'est cet arbre abattu, la troisième mort du récit.

Maintenant, ce sont quatre morts qui tournoient autour de toi comme les restes fracassés d'un navire détruit. Tu sens une drôle de moiteur sur le bout de tes doigts, de l'eau qui te monte jusqu'aux chevilles, une rambarde en fer forgé, noire, ruisselante, et une grosse branche.

Un garde apparaît, dont l'insigne est estompé par la lumière sourde et grise. Pourtant, l'espace de quelques secondes, tu es incapable de distinguer autre chose que cet insigne. Soudain il t'éblouit, comme une ampoule de photographie, et tu te demandes si elle aussi l'a vu comme ça, aveuglant et, d'une certaine façon, implacable.

Le garde ouvre la porte métallique de la cellule.

« L'inspecteur Petrie vous attend. »

Tu te lèves de ton matelas, tu marches sur le sol en ciment, puis le long du couloir, jusqu'à une pièce où tu penses trouver Petrie prêt à entendre ta version des faits. Tu as renoncé à tes droits et, sur les conseils de ton avocat, tu vas raconter ton histoire.

Mais l'inspecteur Petrie n'est pas encore là. Alors tu en profites pour examiner l'endroit et essayer de prendre tes repères. Il y a une petite table avec une machine à café dessus, dont le récipient en verre est déjà bien rempli. Des gobelets de polystyrène sont empilés à côté de la machine. Sur le mur, une pendule et un calendrier.

Tu marches jusqu'à la fenêtre et tu scrutes cette petite partie du monde qui t'a tenu dans sa paume comme un minuscule caillou. Tu es devenu expert en reconstitutions de meurtres. Tu te souviens d'un téléfilm sur l'étrangleur de Hillside : le procureur avait emmené les jurés au sommet

d'une colline et demandé à un hélicoptère de la police d'éclairer, l'un après l'autre, tous les lieux où les cadavres avaient été découverts, en terminant par la maison du tueur, située au centre géométrique et macabre de ce carnage. À présent, tu observes par la fenêtre et déplaces ton regard comme un projecteur : d'abord Victor Hugo Street, ensuite l'étang de Dolphin Pond, puis Carey Towers, enfin Salzburg Garden. Tu imagines de longs cordons de plastique jaune tendus d'un site à l'autre pour relier entre eux les lieux supposés des crimes.

« Monsieur Sears. »

Tu te retournes.

Petrie entre dans la pièce et referme la porte derrière lui.

« Asseyez-vous. »

D'un signe de tête, il t'indique une table et deux chaises. Tu notes la présence d'un magnétophone, d'un calepin et d'un stylo bleu. Tu reconnais là les accessoires classiques de l'interrogatoire, même si tu sais que tu n'as rien du suspect classique.

Tu avances vers la table et tu t'assois.

Petrie, lui, s'installe sur la chaise qui est en face de toi, enclenche le magnétophone, dit son nom, puis le tien, la date, l'heure, le lieu. Il est impeccablement habillé, rien qui dépasse, la veste boutonnée, le nœud de cravate bien serré et bien droit, un vrai professionnel, persuadé qu'il a tout vu, tout entendu, et que rien de ce que tu vas lui raconter ne pourra l'affecter.

« Vous êtes prêt ? » demande-t-il.

Tu ne sais pas par où commencer. Il y a tant de choses à dire, tellement de courants dans le fleuve.

« Vous êtes prêt ? » répète-t-il.

Une voix de femme fredonne dans ta tête.

Père et sœur

Orage.

Père et fille

Carnage.

Tu es un fleuve d'angoisse, dont les eaux encore agitées charrient des cadavres. Tu te trouves à l'estuaire tragique de ce fleuve ; il va maintenant falloir remonter jusqu'à sa source.

« Par où voulez-vous que je commence ? » demandes-tu.

Petrie a l'air solide et impénétrable, comme un roc que les éléments n'auraient jamais érodé. « Choisissez vous-même », dit-il.

Alors tu t'exécutes.

UN

Nous habitons Victor Hugo Street, dans une grande maison biscornue et délabrée qui était le dernier bien de la famille. Pendant des années, le Vieux avait gagné sa vie en collectionnant toute une série de petits métiers : un peu d'édition en free-lance, quelques critiques de livres, des vérifications documentaires çà et là, bref les miettes de la profession littéraire. Il lui était même arrivé, du moins quand ses perpétuelles sautes d'humeur le lui permettaient, de faire des remplacements au lycée du coin. Il appelait ça « l'instruction payée à l'heure », un exercice qu'il accablait de tout son mépris : indignes de lui ses élèves, indignes de lui les médiocres professeurs salariés qui, disait-il, attendaient leur maigre retraite comme le Messie. Sa haine était infinie ; elle se manifestait par des accès de colère incontrôlables.

Au cours de ces éruptions, il usait de son téléphone comme d'un fouet. Dans la pièce où je devais étudier, et dont les bibliothèques toisaient de toute leur hauteur la petite chose que j'étais, je l'entendais feuilleter les pages sans cesse enrichies de sa « liste noire », qu'il laissait bien en évidence sur son bu-

reau. Chaque entrée indiquait le nom et la profession des malheureux, ainsi que le verdict du Vieux, qui tenait toujours en un mot : *James Elton, professeur, flagorneur* ; *Carolyn Bender, éditrice, poltronne* ; *Stephen Horowitz, proviseur, charlatan* — et ainsi de suite. Il finissait toujours par sélectionner quelques noms sur cette liste des réprouvés. Et les coups de fil commençaient.

Un après-midi, notamment, je me rappelle m'être arrêté devant son bureau et avoir regardé par la porte légèrement entrebâillée. Il était assis derrière sa table et hurlait au téléphone : *Vous êtes un imposteur, vous m'entendez ! Un plagiaire !* Je l'avais écouté s'enflammer et énumérer les crimes et méfaits de son interlocuteur sans s'arrêter de crier une seule seconde. Puis il s'était soudain tu, et j'avais entendu la voix à l'autre bout du fil, métallique, neutre : *Votre message a dépassé la limite de temps disponible. Veuillez renouveler votre appel pour poursuivre.*

À l'époque, j'avais trouvé pathétique tout ce fiel bêtement craché dans l'oreille insensible d'un répondeur téléphonique. Le roi Lear avait fulminé contre la condition humaine : en comparaison, la colère du Vieux faisait penser à de pauvres raisins trop verts qui auraient monstrueusement enflé. Quand il est mort, j'ai eu le sentiment qu'une force noire et carnassière venait enfin d'être terrassée. De cette mort, je me suis fait des ailes.

C'est exactement ce que j'avais dit à ma sœur devant la tombe, en ajoutant : « Maintenant tu peux vivre ta vie, Diana. Tu n'as plus à t'occuper de lui. »

Elle avait acquiescé sans un mot, puis jeté une rose sur le cercueil.

Je m'étais dit : *La voilà enfin délivrée. Enfin elle va pouvoir être heureuse.*

Mais ensuite survint la Mort, comme le Vieux aurait pu dire, à sa manière ampoulée et désuète, une mort prématurée qui a surgi comme ce bandit de grand chemin dont Diana lui avait si souvent récité les fabuleux exploits. Je l'entends encore aujourd'hui : *Il marchait, marchait, marchait, vers la vieille auberge.*

Le tribunal a rendu sa décision un vendredi après-midi : personne n'avait provoqué la mort de Jason, et personne n'en serait tenu responsable. Comme Diana avait déjà divorcé de son mari Mark, c'était moi qui l'avais accompagnée au tribunal ce jour-là. Assis au premier rang d'une salle presque vide, nous avons écouté en silence le juge déclarer que Jason avait été « victime d'un accident ».

« Aucune profondeur », a murmuré Diana. Puis elle a regardé le juge droit dans les yeux tandis qu'il se levait et quittait la salle.

« Aucune profondeur », a-t-elle répété, exactement sur le même ton qu'employait le Vieux quand il refermait un livre et, lapidaire, énonçait son verdict.

J'ai commencé à me lever, pensant que Diana allait me suivre, mais elle n'a pas bougé.

« Pas tout de suite », a-t-elle dit avant de me tirer doucement par la manche pour que je me rassoie à ses côtés.

Elle est restée longtemps assise, sa main posée sur la mienne, en attendant que Mark se lève à son tour et quitte la salle. Comme d'habitude, il portait une che-

mise blanche et un pantalon bleu foncé. Au moment de s'en aller, il a brièvement regardé Diana, puis s'est éclipsé sans attendre.

Diana, elle, n'a pas eu un regard pour lui. Elle préférait contempler la représentation allégorique de la justice qui était accrochée au mur lambrissé de bois, juste derrière le fauteuil du juge. Elle respirait lentement, régulièrement, et ses mains restaient fermes, sans jamais trembler. La tête haute, le dos bien droit, elle avait l'air décidée à ne pas bouger d'un pouce, à ne pas flancher ni s'évanouir. Dans cette posture, elle ressemblait moins à une mère éplorée qu'à une guerrière, comme si son deuil s'était lui-même transformé en épée brandie. Ses yeux étaient secs, et ses lèvres serrées, comme quelqu'un qui étouffe un cri, même si, à part les quelques mots qu'elle avait prononcés, aucun son ne sortait de sa bouche. Au bout d'un moment, elle a fermé les yeux. Pendant quelques secondes, elle a paru résignée face à la décision du tribunal, prête à l'accepter et à passer à autre chose.

« Diana, lui ai-je dit à mi-voix. On devrait y aller maintenant. »

Elle a hoché la tête mais ses yeux étaient toujours clos, et son corps étrangement immobile.

Puis des gens sont peu à peu revenus dans la salle, dont Bill Carnegie, avec son impeccable costume gris qui allait bien avec la solennité du moment. Avocat de Mark pendant le divorce, il n'avait pas vraiment eu grand-chose d'autre à faire que de transmettre à Diana une proposition de pension qu'elle avait immédiatement acceptée.

« Bonjour, Dave », a-t-il dit en passant, alors qu'il rejoignait le banc de la défense.

Diana a ouvert les yeux et l'a regardé.

« Bonjour, madame Regan.

— Appelez-moi mademoiselle Sears, désormais », a-t-elle répondu sans une once d'amertume. Comme un correcteur qui fait une petite rectification.

« Ah oui, bien sûr, j'oubliais.

— Le tribunal a décrété que mon fils était mort accidentellement. »

Bill m'a jeté un coup d'œil prudent avant de revenir vers Diana : « En tout cas, ça m'a fait plaisir de vous voir. » Et il s'est empressé de poursuivre son chemin.

Nous nous sommes levés et avons quitté le tribunal pour retrouver un bel après-midi de fin septembre, tellement radieux que la lumière semblait faire des étincelles. Diana a réuni ses cheveux en chignon et les a épinglés. Ce long cou blanc soudain dénudé lui donnait un aspect curieusement sacrificiel, comme une femme qu'on s'apprête à immoler pour obtenir la pluie.

Nous sommes arrivés à ma voiture et, sans un mot, Diana a pris place sur le siège passager et attendu que je m'installe au volant. Elle n'a rien dit pendant que je mettais la clé sur le contact, que j'allumais le moteur et que je quittais la place ombragée en marche arrière. Nous étions déjà sur la grande route quand elle a enfin ouvert la bouche.

« Davey, c'est important de connaître la vérité, n'est-ce pas ? »

Sa question m'a brutalement rappelé les interrogatoires que le Vieux m'infligeait à table, toutes

ces questions philosophiques pour lesquelles il exigeait des réponses truffées de citations. Sa voix intimidante crépitait de nouveau à mes oreilles : *Que dis-tu, mon jeune Dédale ?*

« J'ai l'impression d'entendre le Vieux.

— Je ne voulais pas te faire repenser à papa. »

J'ai haussé les épaules, comme si la mention de son nom m'était parfaitement indifférente. Pourtant, j'avais encore dans la tête les examens nocturnes du dîner, quand le Vieux me bombardait de questions ou me demandait instamment de lui réciter tel passage qu'il m'avait donné à lire. Chaque fois j'hésitais, je bredouillais, je bégayais, j'oubliais mon texte, j'avais des trous. C'était à ce moment-là que Diana intervenait toujours, en levant sa petite main blanche, pour mettre fin à mon calvaire et à mon humiliation.

« *La maison d'âpre-vent* », a-t-elle murmuré.

Avant la mort du Vieux, elle avait pour habitude de tout résumer par des titres de livres, comme si son cerveau fonctionnait grâce à un système de raccourcis automatiques. Mais depuis l'enterrement, ça lui était passé du jour au lendemain, et ça m'a surpris de l'entendre repartir là-dessus.

« Pas vraiment âpre pour toi. Tu étais son étoile du matin. »

Je me suis revu une fois de plus dans la maison de Victor Hugo Street, en train d'observer Diana depuis mon triste recoin, tel un parent pauvre, pendant qu'elle récitait passage après passage et que le Vieux restait assis bien raide sur sa chaise, en face d'elle, le souffle apaisé, ses yeux noirs et brillants rivés sur elle. Ces récitations, c'était le seul moyen qu'elle

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

LES LIENS DU SANG, 2009, Folio Policier n° 619.

LES FEUILLES MORTES, 2008, Folio Policier n° 593.

LES OMBRES DU PASSÉ, 2007, Folio Policier n° 568.

LA PREUVE DE SANG, 2006.

LES RUES DE FEU, 1992, n° 2299, Folio Policier n° 533.

HAUTE COUTURE ET BASSES BESOIGNES, 1989, n° 2210.

QU'EST-CE QUE TU T'IMAGINES ?, 1989, n° 2188.

DU SANG SUR L'AUTEL, 1985, n° 2021.

SAFARI DANS LA 5^e AVENUE, 1981, n° 1809.

Aux Éditions de l'Archipel

DISPARITION, 2003.

INTERROGATOIRE, 2003, Le Livre de Poche n° 37167.

LES OMBRES DE LA NUIT, 2002, Le Livre de Poche n° 37067.

LES INSTRUMENTS DE LA NUIT, 1999, J'ai lu n° 5553.



Les liens du sang

Thomas H. Cook

Cette édition électronique du livre
Les liens du sang de Thomas H. Cook
a été réalisée le 20 février 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070441198 - Numéro d'édition : 238279).

Code Sodis : N49865 - ISBN : 9782072449239
Numéro d'édition : 232822.